

BIBLIOGRAPHIE

La Messe et l'Eucharistie

DOM GREGORY DIX, moine de l'abbaye anglicane de Nashdom : *The Shape of the Liturgy*. Dacre Press, Westminster, 1945.

Dom Gregory Dix appartient à la communauté des moines anglicans de Nashdom (lesquels suivent la règle de saint Benoît, interprétée et appliquée dans l'esprit de Solesmes). Il est un des représentants les plus en vue, dans l'anglicanisme, à l'intérieur du mouvement « anglo-catholique », de la tendance qu'on y appelle « papaliste ». C'est ainsi que, dans la revue *Laudate*, il a publié, peu avant la dernière guerre, une série d'articles qui peuvent compter parmi les plus remarquables productions de ce siècle pour une justification historique de la primauté romaine, avec tout ce qu'elle comporte d'essentiel à nos yeux. Cette position, à l'extrême pointe de la fraction non seulement « catholiciante » mais « romanisante » dans l'anglicanisme, ne l'empêche nullement d'être un des représentants les plus érudits et les plus critiques de la science historique contemporaine en Angleterre. L'ouvrage qu'il a publié à la fin de la dernière guerre, sous le titre *The Shape of the Liturgy*, est certainement le monument le plus impressionnant qu'on ait vu s'élever dans le champ des études liturgiques depuis *Les origines du culte chrétien* de feu Mgr Duchesne. Le rapprochement s'impose vraiment, car G. Dix, avec l'humour le plus anglais qui soit, offre un remarquable parallèle anglo-saxon au savant français. Ses procédés d'enfant terrible ne l'en rapprochent pas moins que la vivacité de son style, très capable d'ailleurs (tout comme celui du grand critique catholique) de s'élever à une beauté d'autant plus impressionnante que plus sobre.

Il ne peut être question, dans le cadre, fût-il étendu, d'une recension, de critiquer, ni même d'exposer l'ensemble de ses thèses. Nous voudrions seulement présenter quelques-unes des plus importantes, qui nous obligent à une revision complète de maintes positions que tout le monde croyait à peu près définitives. Tout travail, dans le domaine liturgique, qui ne voudra pas risquer de s'édifier sur le vide devra en effet, pour de nombreuses années, tenir le plus grand compte de ce livre, même si l'on n'en devait accepter telle quelle aucune thèse particulière.

Ajoutons aussitôt que, dans cette présentation, ce ne sont pas les seuls et « purs » historiens qui nous préoccupent, mais ceux

aussi, et peut-être d'abord, qui veulent fournir à l'Église de notre temps tout ce dont elle a besoin pour célébrer la sainte liturgie vraiment à la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Cette pensée d'ailleurs nous placera d'emblée dans les propres perspectives de G. Dix.

Ceci est déjà bien significatif de l'évolution des esprits. Les exigences purement historiques d'un Dix ne sont certainement pas moindres que celles d'un Duchesne. Mais alors que ce dernier, quels que fussent les résultats de ses travaux, était assurément d'une transcendante indifférence à ce qui pouvait en résulter (ou ne pas en résulter) pour l'Église contemporaine en prière, ceux que nous allons examiner ont été poursuivis par quelqu'un qui voulait avant tout donner une réponse aux questions les plus actuelles.

Il faut bien préciser, d'ailleurs, que les questions qui se posent à G. Dix ne sont pas exactement les nôtres. Ce qu'il a en vue, c'est la pagaïe incroyable, il le dit sans fard, où la *comprehensiveness* de l'Église anglicane l'a entraînée, pour la liturgie comme pour le reste, depuis un quasi-protestantisme qui se volatilise dans le libéralisme doctrinal jusqu'au simili-catholicisme le plus italianisant. Mais, parlons franc, la situation qui devient la nôtre de plus en plus est-elle aussi différente de celle-ci qu'on voudrait le croire ? L'absence égale de tout sens traditionnel chez une large fraction du clergé ou des dirigeants d'Action catholique, et, alors que les dévotions dites privées sont depuis longtemps devenues la partie la plus réellement publique du culte chrétien, l'envahissement contemporain de nos églises par les « paraliturgies » (le plus bel euphémisme clérical qu'on ait trouvé depuis Molière) ne sont-ils pas en passe de nous procurer une confusion guère moins ahurissante ? *Mutatis mutandis*, par suite, il n'est pas douteux que les préoccupations de G. Dix, même si elles ne sont pas les nôtres, le sensibilisent à bien des problèmes dont la solution pourrait être fort éclairante pour nous aussi.

Un des premiers points qui doivent retenir notre attention, dans l'ouvrage que nous présentons, est la notion qu'il se fait de la « liturgie ». Comme on nous le dit et nous le redit depuis une cinquantaine d'années, la célébration liturgique, pour l'Église, est une fonction essentiellement collective. On n'y assiste pas, on y participe. Mais, cela dit (et établi avec quelle autorité!), le savant qu'est Gregory Dix n'a aucune peine à montrer que la façon dont la plupart de nos contemporains interprètent cette indiscutable vérité est un pur contresens. Pour résumer les faits et les textes qu'il cite avec la plus lucide profusion, je dirai que « collectif » ne doit nullement s'entendre au sens d'uniforme et

de grégaire. Autrement dit, comme il le montre fort bien, que la liturgie soit action collective ne signifie point que tout le monde y agisse au même plan ou doive y faire la même chose. Cela signifie tout au contraire que chacun y a sa place où il doit se tenir, pour que ce qu'il a à y faire, et qui est irremplaçable, demeure une part intégrante du tout indivisible. L'idée, par exemple, que tout le monde, dans la messe idéale, devrait au même moment dire, au moins mentalement, les mêmes prières n'est pas seulement ignorée de toute la grande tradition chrétienne; cette idée en est le reniement. Expliquons-nous donc. La « liturgie de l'Église », pour l'antiquité unanime, c'est la somme, ou plutôt la synthèse, et comme la symbiose de toute une série de « liturgies » particulières, propres à chaque rang de la hiérarchie, du pontife au laïc, et où personne ne peut prendre la place d'un autre.

Au pontife seul (c'est-à-dire à l'évêque, ou au prêtre qu'il délègue en son absence) il appartient de « rendre grâces », c'est-à-dire, tenant la place du Christ au milieu des siens, de refaire ce qu'il a fait à la Cène et qui renouvelle perpétuellement la présence de l'acte rédempteur. Aux prêtres assemblés autour de lui et qui sont avant tout son conseil (les « anciens », πρεσβύτεροι), il convient d'être les témoins officiels de son action. De sa main ils recevront la sainte communion, avant de l'aider à la distribuer aux fidèles. Notons bien que la concélébration elle-même, si belle que soit l'expression qu'elle fournit à l'unité du sacerdoce dans l'Église, n'est pas primitive. Elle n'apparaît pas avant le IV^e siècle. C'est donc la forme d'Eucharistie solennelle primitive, et celle de toute l'Église antique, qu'une messe célébrée par l'évêque, ou un autre célébrant unique qui le représente, et où les prêtres assistent simplement et communient. L'idée, si courante aujourd'hui dans le clergé, qu'une telle pratique serait insuffisamment « pieuse » n'est qu'une insulte gratuite à l'Église apostolique¹.

Aux diacres il revient, pour le premier d'entre eux, de servir littéralement le pontife, et pour les autres de guider la prière du peuple et d'assurer les lectures, faites par eux-mêmes ou par les ministres inférieurs, sauf la dernière avant l'homélie du pontife qui leur revient de droit.

Au peuple chrétien tout entier il appartient d'offrir et de communier (les deux vont ensemble, et recevoir la communion sans

1. Rappelons pour mémoire que le cérémonial du conclave prévoit toujours, pour les cardinaux eux-mêmes, cette pratique. L'usage contraire, de messes privées dites pendant la messe collégiale du doyen, n'est qu'une tolérance toute récente. L'étrange est que de telles « tolérances » en arrivent à paraître à certains l'idéal.

avoir au préalable participé effectivement, d'une manière ou d'une autre, au sacrifice est une idée qui serait demeurée inconcevable pour une tête formée à l'antique). Aux catéchumènes eux-mêmes, tout comme aux fidèles, la prière silencieuse, dans l'intervalle des *Oremus* et des *Collectae* du pontife qui en recueille le fruit, est offerte comme un premier acte sacerdotal.

Lorsqu'on a compris cela, il me semble qu'il y a bien des questions qui pourraient être réglées une fois pour toutes avec une grande simplicité, que la désaffection de la chrétienté médiévale et moderne à l'égard de la piété de l'Église avait fait oublier et que les mouvements dits « liturgiques » ont souvent plus embrouillées qu'éclaircies. Passons.

Un second point capital dans le travail de Dom Gregory Dix est sa version des origines de la messe dans la Cène. Nous ne nous y étendrons pas ici, puisque *La Maison-Dieu* doit publier un article entièrement consacré à ce sujet. Bornons-nous à relever ici une vérité primordiale mise en lumière à ce propos par le savant anglican. L'idéal, si cher à tant de chrétiens d'aujourd'hui, d'une liturgie qui dépouillerait tout aspect sacré pour revenir à un repas aussi proche des repas profanes qu'il est possible est une absurdité monstrueuse. Rien ne fut plus sacré, jusque dans ses formules, que la première eucharistie, inscrite comme elle le fut dans le rituel des repas liturgiques juifs. L'idée qu'en célébrant une messe qui ressemblerait à nos repas de famille, si bien « profanisés » aujourd'hui, on aurait le correspondant pour notre époque de ce que fut la première messe, a exactement la même valeur que l'idée de faire de Jésus un révolutionnaire terrestre, tranquillement ignorant du règne de Dieu².

Plus généralement, en ce domaine liturgique comme dans le domaine biblique où on l'a déjà fait abondamment depuis vingt ans, Dom Gregory Dix nous montre tout ce que les études historiques ont à gagner d'un retour aux sources juives. Que cela nous plaise ou non, si nous sommes membres de l'Église catholique, nous sommes membres du peuple de Dieu. Or, il n'y a qu'un seul peuple de Dieu, d'Abraham jusqu'à nous. Bien sûr, l'évolution n'est pas niable, ou plutôt le développement. Mais les traces de continuité et l'identité profonde devraient l'être encore moins. Si nous nous refusons à les reconnaître, nous refusons pour autant de rien comprendre à ce que nous faisons à l'église. Il y a d'ailleurs beaucoup de gens, surtout dans le clergé, que

2. Il est assez curieux de constater que Dom Dix, si démonstratif qu'il soit sur ce point dans son traitement de l'Eucharistie primitive, n'est pas sans trahir quelque influence des conceptions modernes lorsqu'il décrit, avec beaucoup de verve, une messe du III^e siècle en la transposant dans un cadre moderne.

cela ne trouble pas. Heureusement, il commence à y en avoir beaucoup d'autres, surtout parmi les fidèles, que cela gêne. Voici donc une des voies principales pour en sortir.

Après cela, il faudrait parler longuement de tout ce que Dom Gregory Dix a écrit sur le développement de la *prex sacerdotalis* par excellence, de ce que nous nommons le canon de la messe, et qui reste (nous l'oublions si facilement) l'eucharistie proprement dite : la grande action de grâces qui fait retour à Dieu de tous ses dons et nous réconcilie avec lui en nous faisant entrer dans le mystère du Christ et de sa Croix rédemptrice. La hardiesse de certaines reconstitutions critiques du savant liturgiste ne sera sans doute pas du goût de tous ses confrères en la matière. En particulier, dans la controverse entre Latins et Grecs, sur la consécration par les paroles de l'institution ou par l'épiclesse (invocation de l'Esprit sur les éléments), l'ironie de sa position ne sera peut-être pas suffisante pour lui rallier beaucoup de suffrages. Pour lui, ni l'un ni l'autre élément n'est primitif, encore que le fond de l'un et de l'autre se trouve fondu dans la simplicité de l'eucharistie apostolique : la mémoire du Christ et de son précepte salutaire, l'invocation faite par l'Église pour que se réalise à la fraction du pain Sa grande épiphanie.

Je ne parlerai pas ici, parce que ce n'en est pas le lieu, de la portée apologétique des thèses de Dom Gregory Dix sur l'eucharistie de la dernière Cène. Disons seulement qu'elle nous paraît asséner le coup décisif aux argumentations par lesquelles la critique dite indépendante a voulu écarter l'idée d'une institution de l'eucharistie par Notre-Seigneur.

Je ne parlerai pas non plus, faute de pouvoir m'étendre comme il conviendrait, de ce que l'auteur apporte au sujet du rapport entre parole et action dans la liturgie, ni des vues singulièrement neuves qu'il propose sur les parties catéchétiques ou euchologiques de la messe, ni non plus sur le développement de l'office. Un ouvrage comme celui-ci ne peut se résumer. Il doit être lu, médité, critiqué page par page par quiconque prétend aujourd'hui parler de liturgie avec autorité, à moins qu'on oublie (ce qui n'est pas rare, hélas!) que la liturgie est dans l'Église un élément éminemment traditionnel. On regrette de devoir rappeler, ce que tout ce livre proclame avec une magnificence insurpassable, que « traditionnel », dans l'Église, ne veut pas dire mort, mais vivant de la vie même du Christ, telle que les apôtres nous l'ont transmise.

LOUIS BOUYER.